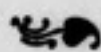


Notes d'Art

et d'Archéologie



Publication mensuelle de la Réunion artistique



PREMIÈRE ANNÉE. — TOME I



ON S'ABONNE CHEZ J. MERSCH, IMPRIMEUR

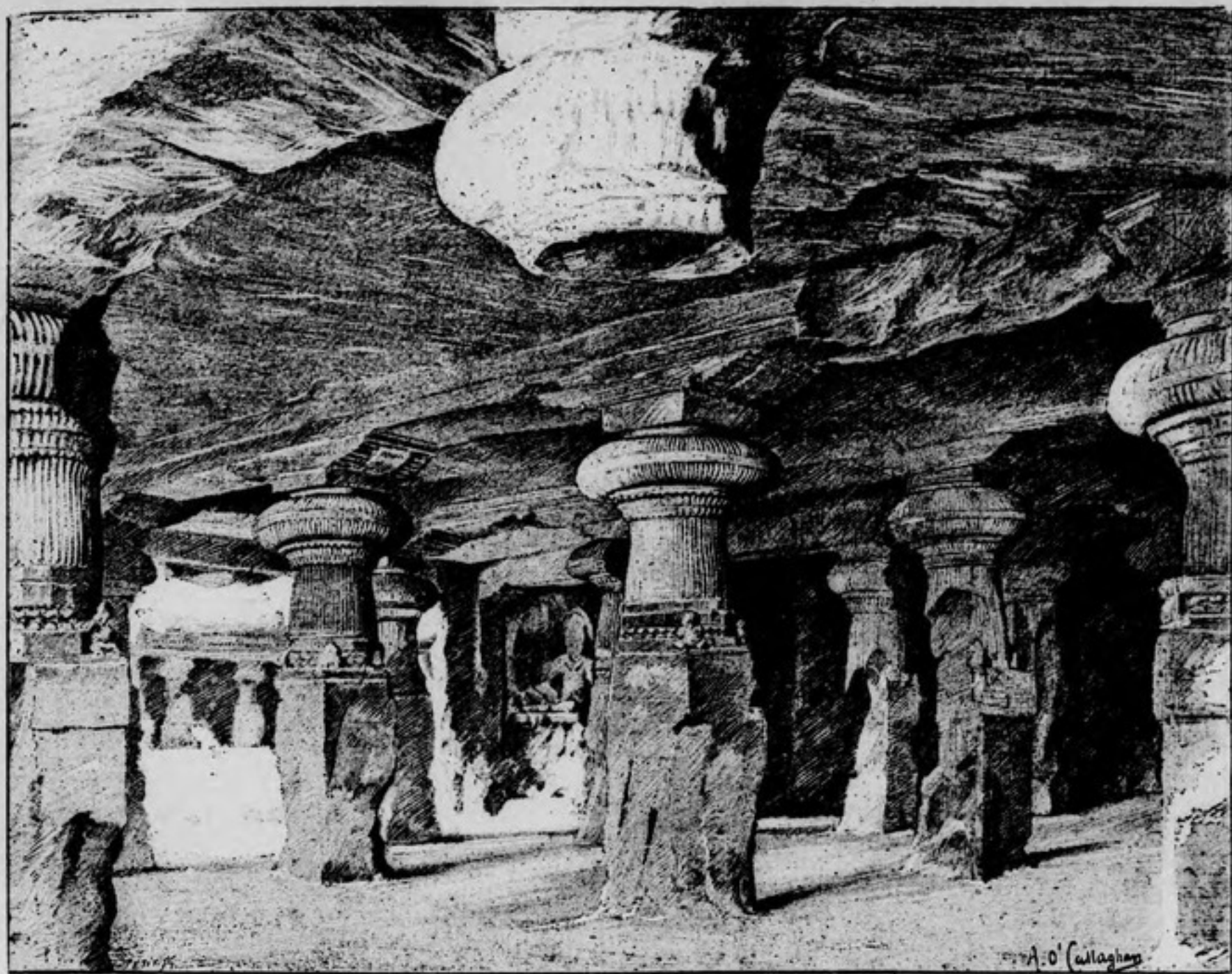
22, Place Denfert-Rochereau, 22

PARIS

1889







LE TEMPLE SOUTERRAIN D'ELEPHANTA

Dans cette magnifique baie qui s'ouvre sur la côte occidentale de l'Inde, au pied des pittoresques montagnes des Ghâts, et qui fit, dit-on, donner à la ville bâtie sur ses bords le nom de Bombay (bonne baie), se trouve, au milieu d'une île, le fameux temple-hypogée d'Elephanta, que nous visitons l'été dernier.

L'île s'appelle en langue hindoustanie *Gharapuri*, que l'on traduit diversement. Les uns l'interprètent : montagne de la purification ; d'autres, plus savants et non moins précis, nous affirment que *Puri* veut dire ville ou cité, et *Ghara* excavation. Suivant eux il faut donc traduire *Gharapuri* par cité des excavations. Peu nous importe d'ailleurs, puisque l'île et le temple sont aujourd'hui connus du monde savant tout entier sous le vocable anglo-grec d'*Elephanta*. On trouvait autrefois, près de la plage sur laquelle débarquent encore aujourd'hui pèlerins et *globe trotters*, un éléphant de pierre dont les excel-

lentes proportions attestaient le goût artistique des anciens habitants de l'île. Cette statue qui tombait en ruines et a été transportée en 1864 à Bombay, dans le jardin du Musée de la Reine (*Victoria Museum*), a donné son nom à l'île et au temple. Il est probable qu'elle faisait partie d'une allée de statues, comme on en trouve dans les mausolées chinois, entre autres aux tombeaux de Mings, près de Pékin, et à Nankin. On parle en effet d'une autre image de pierre représentant un cheval et qui a disparu, ensevelie sans doute sous l'humus formé par la végétation tropicale si active dans ces pays (1). Le temple que nous allons décrire a été excavé à une époque fort reculée, probablement dans les premières années de l'ère chrétienne; puis il tomba complètement dans l'oubli, ses sculptures furent mutilées par des iconoclastes inconnus, peut-être des musulmans. D'autres prétendent qu'il faut accuser les conquérants portugais de cet acte de vandalisme qu'ils auraient accompli, dit-on, en amenant jusqu'à l'entrée du temple des pièces de canon et en tirant à boulet sur les bas-reliefs et les statues. J'inclinerais pour cette dernière version, et voici sur quelles raisons j'appuierais ma théorie. Si l'œuvre de destruction est du fait des musulmans, pourquoi ces fanatiques ennemis de toute représentation de la figure humaine, auraient-ils respecté l'essentiel même, je veux dire les têtes des statues qui toutes sont à peu près intactes, pour ne s'attaquer qu'aux parties médianes et aux membres inférieurs? On comprend beaucoup mieux la chose en admettant l'intervention des Portugais catholiques. En effet, le sentiment de la pudeur ayant évidemment complètement manqué aux architectes du temple idolâtre de l'époque, fervents adeptes du culte le plus naturaliste et le plus immoral qui ait existé, ils ont sculpté dans la pierre des dieux et des déesses dont la nudité révoltante et lubrique était faite pour parler aux sens dévergondés d'une race licencieuse par excellence. Les Portugais, scandalisés de cette grossière immoralité, mais artistes, ont respecté les têtes et les bustes, et détruit tout ce qui choquait leur morale religieuse.

Le temple fut ensuite comblé aux trois quarts, et l'humidité, terrible dans ces climats à la saison des pluies, pénétrant dans ces terres rapportées, aida sans doute beaucoup l'œuvre destructive des hommes.

1. Ces deux statues taillées dans le basalte noir étaient, paraît-il, il y a deux cents ans, des chefs-d'œuvre de statuaire indienne.

C'est ce qui expliquerait pourquoi la partie inférieure des colonnes ne présente plus guère qu'un fût sans forme bien distincte ; il en est de même dans tous les bas-reliefs. Les Anglais vinrent, ils déblayèrent soigneusement le sanctuaire, mais ne purent y découvrir une seule inscription jetant quelque lumière sur l'origine du monument, son usage, ou le nom des fondateurs. On prétend que les Portugais auraient enlevé et transporté dans un des musées de leur pays, où elle se trouverait encore, une table de pierre portant une inscription, qu'ils avaient déterrée à l'entrée des grottes. Cela semble peu probable, car dans un temple monolithe les inscriptions sont généralement gravées sur les parois mêmes, ainsi qu'on le voit dans le célèbre temple souterrain de Karlie, à 70 milles à l'ouest de Bombay, et qui date de l'an 10 de notre ère. En tout cas il n'existe pas de tradition de cette inscription, et l'origine du temple d'Elephanta reste perdue dans la nuit des temps. D'après le style des colonnes et des statues on a quelque raison de le croire à peu près contemporain du commencement de l'ère chrétienne.

Les habitants du pays eux-mêmes n'ont aucune donnée sur ces monuments. Leurs *pundits* (1) consultés vous raconteront volontiers que ce gigantesque et merveilleux travail est l'œuvre des dieux, qu'il fut exécuté par eux en une seule nuit, et ils ajoutent, pour expliquer l'inachèvement des façades et de certaines parties (le fût des colonnes par exemple), que les divins architectes s'enfuirent terrifiés tout à coup par le chant d'un coq annonçant le retour de l'aurore.

L'île d'Elephanta se trouve isolée dans la baie de Bombay à 6 milles de la ville à l'ouest et à 4 milles de la terre ferme à l'est. Elle consiste en un îlot de peu d'étendue, massif rocheux et peu élevé de basalte noir, comme les montagnes voisines des Ghâts, dont les sommets pittoresques formés des assises tabulaires du trapp simulent des tours et des châteaux forts émergeant de la verdure tropicale et dessinant sur le bleu du ciel un fond de tableau des plus pittoresques. On aborde sur une plage basse et vaseuse que l'on traverse sur un môle en blocs de béton comprimé, bâti lors de la visite du duc d'Edimbourg. On gravit la colline par une route dallée et garnie de chaque côté d'un mur bas, destiné à empêcher l'invasion de la chaussée par

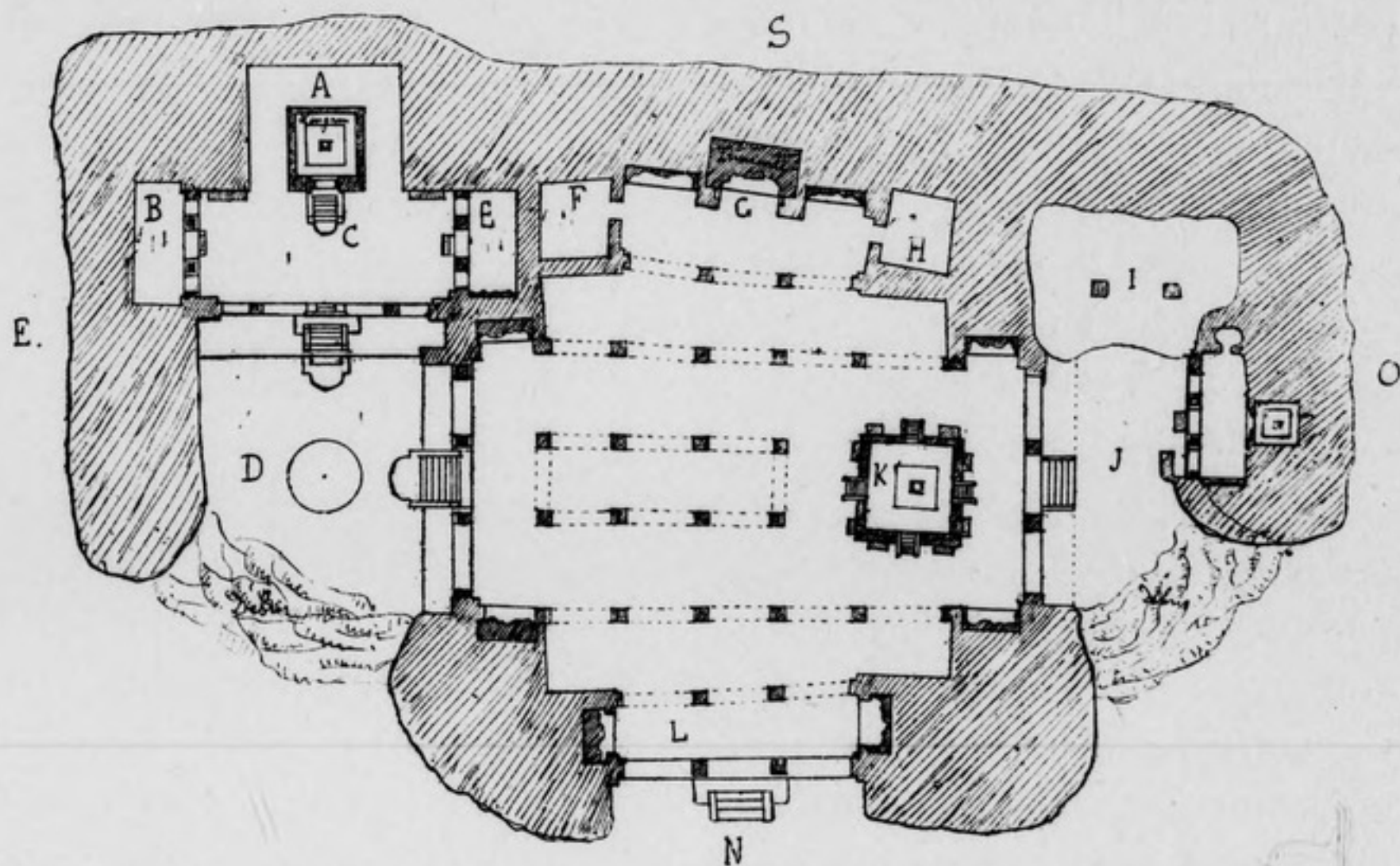
1. Lettrés indiens.

la végétation et les serpents, très nombreux et fort dangereux. Ils y pénètrent cependant malgré cette précaution et c'est avec peine que les Indiens qui m'accompagnaient m'empêchèrent d'en capturer quelques-uns que j'y poursuivis à leur grand effroi. Cette chaussée fut construite en 1854 par un riche Indien brahmine, chef de la secte de Lohana, Currumseé Ramlall, qui dépensa pour cette bonne œuvre la jolie somme de 12.000 roupies, soit près de 24.000 fr. Bien qu'abandonné, le temple d'Elephanta est encore en grand honneur auprès des Indiens, et de temps en temps ils s'y rendent en pèlerinage.

La route serpente au milieu d'un paysage absolument sauvage, car l'île n'est habitée que par le gardien du temple. On traverse d'abord la jungle formée de hautes herbes, puis la brousse dont les arbustes sont couverts de lianes en fleurs, enfin des bouquets de bois formés par les différentes variétés de figuiers avec leurs racines aériennes s'entrelaçant comme une longue chevelure blonde et se balançant à la brise. Le plus remarquable est le figuier sacré (*Ficus religiosa*), dont la blanche écorce argentée se détache sur le fond vert de ses feuilles légères et tremblant au vent. Des malvacées herbacées ou arborescentes étalent leurs vastes corolles visitées par de brillants oiseaux et de merveilleux papillons. De nombreux dattiers sauvages (*Phoenix silvestris*) élèvent bien haut au-dessus des arbres leurs têtes gracieuses dont les palmes hérissées et retombantes luttent de grâce avec les vastes feuilles du palmier éventail (*Borassus flabelliformis*). A vos pieds les ondes bleues de la baie et au loin, s'estompant dans les vapeurs cendrées et la chaude lumière tropicale, les monuments de Bombay, voilà le cadre merveilleux sur lequel s'ouvre la façade du temple sombre et mystérieux.

Les grottes se trouvent à mi-hauteur de la colline, à une élévation d'environ 250 pieds; elles sont précédées d'une sorte de cour ou atrium, ménagé dans un escarpement de la falaise, qui, en cet endroit, s'élève perpendiculairement à près de 80 pieds. Cette plate-forme est aujourd'hui fermée par une horrible palissade en bois goudronné qu'on ne peut franchir qu'avec une permission payée au gardien dont le Bungalow s'élève non loin de là. Ce brave Irlandais, ancien soldat d'artillerie, est chargé de conduire les visiteurs et de veiller à la conservation des monuments; des notices bien apparentes, suspendues aux murs mêmes du temple et rédigées en anglais et en hindoustani, mena-

cent d'une amende sérieuse toute personne qui tenterait de graver son nom sur les statues, ou d'en arracher un fragment, coutume trop fréquente chez nos bons voisins, dont on trouve les noms inscrits jusque sur les jambes des Vénus du Vatican, et qui ont trop souvent arraché un nez ou une oreille aux figures sculptées dans nos cathédrales.



Echelle en pieds anglais.



LÉGENDE

- | | |
|-----------------------|------------------------------|
| A Chapelle du Lingam. | G Trimourtie. |
| B Chapelle inachevée. | H Cellule. |
| C Portique. | I Piscine. |
| D Cour de l'Est. | J Cour de l'Ouest. |
| E Chapelle. | K Grande chapelle du Lingam. |
| F Cellule. | L Portique. |

Quand on a passé la palissade, l'on se trouve vis-à-vis de la falaise dans laquelle s'ouvre le temple faisant face au nord. Des trois entrées primitives, une seulement est visible. Les deux autres, placées légèrement en arrière de la première, dans des renforcements du rocher, sont cachées aujourd'hui par les amas de décombres retirés du monument. On y accède maintenant par le temple central. Le parvis en est élevé de quelques marches qui aboutissent à la nef du milieu; elles furent découvertes en 1871 par deux explorateurs et l'ingénieur du département de l'Inde, M. J. Burgess, les fit déblayer, lorsqu'il

leva les plans du sanctuaire qu'il a si minutieusement décrit dans un grand ouvrage in-folio.

Le plafond et le plancher sont horizontaux ou à peu près, la hauteur entre les deux variant de 15 à 17 pieds. On compte 130 pieds de l'entrée au fond du sanctuaire. Cette vaste excavation a été pratiquée dans une roche basaltique noire, fort dure, à une époque où l'on ne possédait ni la poudre ni l'acier, encore moins les forets à vapeur, à couronne de diamants noirs. Il est probable que ce long et gigantesque travail a été fait par la méthode souvent employée pour le creusement des tunnels. On a commencé par excaver à la partie supérieure une série de petites galeries coupées ensuite par d'autres à angle droit, puis on a fait sauter les cloisons intermédiaires à coups de masse, en réservant soigneusement des piliers de soutènement dans lesquels on a ensuite taillé les colonnes avec leurs chapiteaux. Ces colonnes, au nombre de vingt-six, sont disposées sur quatre rangées à peu près parallèles et équidistantes; huit d'entre elles sont brisées, et il n'en reste que le chapiteau adhérent au plafond et la base réduite à un cône grossier, ce qui leur donne une certaine ressemblance avec d'énormes stalactites et stalagmites des cavernes. Ces colonnes forment ainsi trois nefs, et la largeur du temple (120 pieds) étant à peu près égale à sa profondeur, on ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance du plan avec celui des anciennes basiliques, avec leurs rangées de colonnes à angle droit, affectant aussi la forme de la croix.

Nous ferons également observer que les plans de clivage de la roche qui sont horizontaux et verticaux, comme dans la plupart des trapps, ont grandement facilité le travail et probablement imposé aux constructeurs l'ordonnance à angles droits que l'on retrouve partout dans ce travail, même dans les piédestaux des colonnes. Ceux-ci sont en effet quadrangulaires jusqu'à une hauteur d'environ deux mètres et mesurent de 80 à 90^c/_m de côté. A cette hauteur commence le fût de la colonne cylindrique, ornée de quatre figures inscrites dans les quatre angles du socle et facilitant la transition du parallépipède au cylindre. Celui-ci commence par une double série d'ornements ressemblant à des oves, au-dessus, deux bandes unies; puis le fût est entaillé par soixante-quatre cannelures en creux, séparées l'une de l'autre par une arête vive. Il se creuse doucement vers le sommet pour s'infléchir ensuite gracieusement en deux ou trois moulures à dents séparées du

chapiteau par une étroite bande lisse. Le chapiteau consiste en un énorme tore, cannelé comme la colonne, et séparé en deux parties égales par une bande unie de quelques centimètres. Il semble être un coussin écrasé par la montagne au-dessus, et donne une idée du poids effrayant qu'il est appelé à supporter. L'ensemble, qui n'a rien de commun avec les ordres de l'architecture classique, est gracieux. Un cube surbaissé et des barreaux sculptés ménagent la transition entre le chapiteau et une sorte de linteau ou poutre colossale supportant le plafond. Les demi-colonnes encastrées dans les parois sont beaucoup mieux conservées que les autres.

(*A suivre.*)

A. A. FAUVEL.



THOMAS BOHIER, FONDATEUR DE CHENONCEAU

« Le Château de Chenonceau, disait le roi Henri II, est assis en un des meilleurs et des plus beaux pays de notre royaume. » Rien de plus riant effet, que les rives du Cher en cet endroit, de plus gracieux que le paysage qui encadre cette charmante construction de la renaissance française.

Voici ce que nous lisons dans le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. N. Bouillet (édition de 1876) : « Chenonceaux. Beau château bâti par François I^{er} pour la duchesse d'Etampes,